

LA VÉRITÉ SUR MARIE
roman

Printemps-été

Plus tard, en repensant aux heures caniculaires de cette nuit, je me suis rendu compte que Marie et moi avions fait l'amour au même moment, mais pas ensemble. A une certaine heure de cette nuit de juin suffocante, c'était les premières chaleurs de l'année, elles étaient survenues brutalement, trois jours de suite à 38° dans la région parisienne, et la température ne descendant jamais sous les 30° pendant la nuit, Marie et moi faisons l'amour dans des appartements distants à vol d'oiseau d'à peine un kilomètre. Nous ne pouvions évidemment pas imaginer en début de soirée, ni plus tard, ni à aucun moment, c'était tout simplement inimaginable, que nous nous verrions cette nuit-là, qu'avant le lever du jour nous serions ensemble, et même que nous nous étreindrions dans le couloir sombre et bouleversé de notre appartement. Selon toute vraisemblance, au vu de l'heure à laquelle Marie est rentrée à la maison (chez nous, ou plutôt *chez elle*, il faudrait dire *chez elle* maintenant, car cela faisait près de quatre mois que nous n'habitons plus ensemble), et de l'heure, presque parallèle, à laquelle j'étais rentré dans le petit deux-pièces où je m'étais installé depuis notre séparation, pas seul, je n'étais pas seul — mais peu importe avec qui j'étais, ce n'est pas la question —, on peut évaluer à une heure vingt, une heure quarante du matin au plus tard, l'heure à laquelle Marie et moi faisons l'amour au même moment dans Paris cette nuit-là, légèrement ivres l'un et l'autre, les corps chauds dans la pénombre, la fenêtre grand ouverte qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la chambre. L'air était sombre, immobile, lourd, orageux, presque fiévreux, qui ne rafraîchissait pas l'atmosphère, mais confortait plutôt les corps dans l'oppression passive et souveraine de la chaleur. Il était sans doute un peu plus d'une heure quarante du matin et certainement moins de deux heures du matin — je le sais, j'ai regardé l'heure quand le téléphone a sonné. Mais je préfère rester prudent quant à la chronologie exacte des événements de la nuit, car il s'agit quand même du destin d'un homme, ou de sa mort, on ne saura de longtemps s'il survivrait ou non.

Je n'ai même jamais su son nom, un nom à particule, Jean-Christophe *de Quelque chose*. Marie était rentrée avec lui dans l'appartement de la rue de La Vrillière après le dîner, c'était la première fois qu'ils passaient la nuit ensemble à Paris, ils s'étaient rencontrés à Tokyo au début de l'année, lors de l'exposition de Marie au *Contemporary Art Space* de Shinagawa.

Il était un peu plus de minuit quand ils étaient rentrés dans l'appartement, ils avaient traversé le couloir sans allumer la lumière et s'étaient rendus dans la chambre à coucher, où régnait une chaleur statique de nuit caniculaire. Marie avait été ouvrir la fenêtre pour aérer la pièce, et ils avaient pris place au pied du lit dans un désordre d'oreillers et de coussins, les jambes négligemment allongées sur le sol. Des raies de lumières jaunes de réverbères entraient dans la pièce à travers les étroites jalousies des volets entrouverts. Marie avait déposé entre eux sur le parquet deux petits verres à grappa en cristal fumé doublement évasés, et l'avait servi. Elle regardait le liquide couler lentement de la bouteille dans le verre par l'étroit doseur argenté, et elle avait tout de suite senti un parfum de grappa lui monter à la tête, elle avait senti mentalement le goût de la grappa dans sa bouche avant même de l'éprouver sur sa langue, ce goût si

caractéristique de la grappa enfoui en elle depuis plusieurs étés, ce goût parfumé et presque liquoreux de la grappa qu'elle devait associer à l'île d'Elbe qui venait brusquement de refaire surface à l'improviste dans son esprit. Elle ferma les yeux et but une petite gorgée de grappa, se pencha vers Jean-Christophe *de Quelque chose* et l'embrassa, les lèvres tièdes, dans une sensation de fraîcheur et un goût de grappa sur la langue.

Quelques mois plus tôt, Marie avait copié sur son ordinateur portable un logiciel qui permet de télécharger des morceaux de musique en toute illégalité. Marie, qui aurait été la première surprise si on lui avait fait une remarque sur l'illégalité de ses pratiques, Marie, ma pirate, qui payait par ailleurs à prix d'or un staff d'avocats d'affaires et de juristes internationaux à Londres pour lutter contre la contrefaçon de ses marques en Asie, Marie s'était relevée pour enlever ses chaussures et avait traversé la pénombre de la pièce pour télécharger un morceau de musique douce et dansante sur son nouvel ordinateur. Elle avait trouvé un vieux slow à sa convenance, kitschissime et languide (nous avons, je le crains, les mêmes goûts), et elle se mit à danser toute seule dans la chambre en entrouvrant sa chemise, revenant pieds nus vers le lit en se déhanchant comme une Arabo-Andalouse, les bras comme des serpents qui improvisaient des arabesques sinueuses dans l'air. Elle se rassit au pied du lit à côté de Jean-Christophe *de Quelque chose*, qui lui passa tendrement la main sous la chemise, mais Marie se cambra au contact de sa main sur sa peau moite, et, se dérochant brutalement à ses caresses, repoussa sa main sans ménagement dans un geste d'exaspération ambigu qui pouvait passer pour un simple "bas les pattes" excédé. Elle avait trop chaud, Marie avait trop chaud, elle crevait de chaud, elle se sentait poisseuse, elle transpirait, sa peau collait, elle avait du mal à respirer dans l'air lourd et confiné de la pièce surchauffée. Elle se leva d'un bond et alla ouvrir les volets en grand, revint du salon avec un grand ventilateur à grillage qu'elle brancha au pied du lit, en le mettant immédiatement en position maximum. Le ventilateur se mit en route, lentement, les pâles prenant rapidement leur vitesse de croisière pour pulser bruyamment dans l'air des bouffées tourbillonnantes qui fouettaient leurs visages et leur faisaient danser les cheveux devant les yeux, lui devant lutter pour rattraper une mèche qui s'envolait sur son front, et elle, docile, la tête baissée, offrant avec complaisance sa chevelure à l'air, ce qui lui donnait des allures de folle, ou de Méduse. Marie, et son goût épuisant pour les fenêtres ouvertes, pour les tiroirs ouverts, pour les valises ouvertes, son goût pour le désordre, pour le bazar, pour le chaos, le bordel noir, les tourbillons, l'air mobile et les rafales.

Ils avaient fini par se déshabiller dans la pénombre, Marie, au pied du lit, ne bougeait plus, elle s'était endormie dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose*. Le ventilateur tournait au ralenti dans la chambre en brassant un air tiède qui allait se mêler à l'air sombre et orageux de la nuit qui entrait par la fenêtre ouverte. La pièce était silencieuse, où ne luisait que la lueur bleutée de l'ordinateur portable dont l'écran s'était mis en veilleuse. Jean-Christophe *de Quelque chose* se dégagea doucement de l'étreinte de Marie et se leva dans la pénombre, en deux temps, lourdement, en s'aidant de la main, s'avança sans bruit sur le parquet craquant pour se rendre à la fenêtre, et se mit à regarder la nuit torse nu à la fenêtre. Paris était engourdi de chaleur, il devait faire encore près de 30° degrés alors qu'il n'était pas loin d'une heure du matin. Quelques voitures passaient dans des halos de phares, un piéton traversait la rue en direction de la place des Victoires. En face de l'appartement, se dressait la silhouette imposante des bâtiments de pierre grisâtres de la Banque de France. Le lourd portail de bronze était silencieux et condamné, rien ne bougeait alentour, et Jean-Christophe *de Quelque chose* eut alors le pressentiment d'un désastre, persuadé que quelque chose de dramatique allait survenir dans le calme inquiétant de cette nuit orageuse, que d'un instant à l'autre il serait le témoin d'un déferlement de violence, de stupeur et de mort, que des sirènes d'alarme se déclencheraient derrière les murs d'enceinte de la banque et que la rue en contrebas serait le théâtre de poursuites et de cris, de heurts, de claquements de portières et de coups de feu, la chaussée brusquement envahie de voitures de police dont les lueurs tournoyantes des gyrophares monteraient jusqu'aux façades.

Jean-Christophe *de Quelque chose* était debout à la fenêtre de l'appartement de la rue de La Vrillière, et il regardait la nuit avec cette inquiétude diffuse qui lui oppressait la poitrine, quand il aperçut un éclair au loin dans le ciel. Une courte rafale de vent lui aéra alors le visage et le torse, et il remarqua que le ciel était entièrement noir à l'horizon, non pas d'un noir de nuit d'été, transparent et bleuté, mais un noir funèbre, dense, inquiétant et opaque. Une masse de nuages noirs et orageux s'approchait du quartier, qui se mouvait inexorablement au gré du vent en allant recouvrir les derniers vestiges de nuit claire qui subsistaient encore au-dessus des bâtiments de la Banque de France. Il y eut encore un éclair au loin, vers la Seine, en direction du Louvre, muet, étrange, zébré, prémonitoire, sans coup de foudre ni grondement de tonnerre, une longue décharge électrique horizontale qui déchira le ciel sur une centaine de mètres et illumina l'horizon par à-coups blancs saccadés, silencieux et saisissants. Un air plus frais, par brusques bouffées tourbillonnantes, entra dans la pièce, et Marie alla trouver refuge dans son lit en s'enroulant douillettement l'épaule dans un drap. Elle finit de se déshabiller pour la nuit et retira ses chaussettes, qu'elle jeta au pied du lit, tandis que Jean-Christophe *de Quelque chose* se rhabillait dans la pénombre, lui se rhabillant et elle se déshabillant côte à côte, comme s'ils poursuivaient chacun de leur côté un même mouvement aux finalités divergentes. Il remit son pantalon, enfila sa veste et reprit sa mallette, et alla s'asseoir au chevet de Marie pour l'embrasser une dernière fois avant de partir, mais les baisers durèrent plus que pour un simple adieu, se prolongèrent et devinrent plus fiévreux, impatients, ils se collèrent l'un à l'autre, s'étreignirent et il entra tout habillé dans le lit, se glissa contre elle sous les draps, en veste et pantalon, sa mallette encore à la main, qu'il finit par lâcher pour l'étreindre. Elle était nue contre lui et il lui caressait les seins, il passait très doucement la paume de ses mains sur la chair délicate des seins de Marie qui se mouvaient chaudement sous ses doigts, il l'entendait gémir et il lui enleva sa petite culotte, il la fit glisser le long de ses cuisses, elle l'aïda en se contorsionnant au fond du lit, Marie était nue contre lui, les yeux fermés, elle cherchait son corps à tâtons, défit les boutons de sa braguette, et, sans même baisser son pantalon, lui sortit la bite, avec hâte, détermination, une certaine urgence, d'un geste à la fois ferme et délicat, précis, comme si elle savait très bien où elle voulait en venir, mais qui, arrivée à ses fins, ne sut plus soudain comment poursuivre leur étreinte. Elle ouvrit les yeux, étonnée, endormie, assoupie d'alcool et de fatigue, et elle se rendit compte qu'elle avait sommeil, la seule chose qu'elle avait envie de faire maintenant, c'était de dormir, éventuellement dans les bras de Jean-Christophe *de Quelque chose* (mais pas nécessairement sa bite à la main). Elle s'interrompit, et, comme il fallait bien faire quelque chose de la bite de Jean-Christophe *de Quelque chose* qu'elle avait toujours à la main, elle la lui secoua, deux fois, trois fois, par curiosité, ou amabilité, assez mollement, elle la tenait à pleine main et elle l'agitait en regardant le résultat d'un air curieux et intéressé — elle espérait quoi, qu'elle décolle ? —, il était impossible de savoir ce qu'elle voulait, Marie avait la bite de Jean-Christophe *de Quelque chose* à la main et ne savait qu'en faire.

Ils avaient fini par s'endormir, il s'assoupit quelques instants ou ce fut elle qui s'endormit la première (et on appelle ça s'aimer toute la nuit), et ils continuaient de s'embrasser par intermittence dans un demi-sommeil partagé, somnolant dans les bras l'un de l'autre en échangeant d'éphémères caresses somnambuliques. Marie lui avait déboutonné le haut de la chemise et lui caressait nonchalamment la poitrine, il se laissait faire, il avait chaud, il transpirait tout habillé sous les draps, il bandait imperceptiblement, la verge délaissée, abandonnée hors du pantalon, qui était encore agitée à l'occasion de spasmes espacés, tandis que la main de Marie se déplaçait sous sa chemise défaite, moite et sans forme, les flancs affaissés et flasques autour de lui. Elle l'embrassa doucement, nue contre lui, légèrement en sueur elle aussi, les tempes chaudes, le dos collant aux draps, et, sans y prendre garde, comme si lui venait soudain l'idée de lui faire les poches, elle glissa une main dans la poche de la veste de lin noire froissée qu'il n'avait pas quittée, curieuse de savoir ce qu'était cet objet rigide aux contours anguleux qui s'appuyait contre sa hanche quand il la prenait dans ses bras. Une arme ? Se pouvait-il qu'il eût une arme dans la poche ?

La fenêtre de la chambre se referma alors lentement tout seule, puis revint sur elle-même et claqua violemment, dans un tremblement de verre et de vitres, tandis que la pluie se mettait brusquement à tomber à grosses gouttes dans la rue. Le tonnerre gronda dans le même temps, plusieurs fois d'affilée, illuminant le ciel d'un réseau d'éclairs arborescents aux multiples ramifications électrisées. Marie regardait les trombes d'eau qui s'abattaient dans la nuit par l'encadrement de la fenêtre, un rideau de pluie noire qui se mouvait latéralement et traversait les faisceaux des réverbères dans des sautes de vent tourbillonnantes. La pluie redoubla de violence et se mit à entrer dans la chambre, rebondissant sur les vitres et éclaboussant le parquet au voisinage de la fenêtre. Chaque nouvel éclair faisait sursauter Marie dans son lit et aiguïait d'un élan d'effroi voluptueux le plaisir sensuel qu'elle éprouvait de se sentir à l'abri sous les draps tandis que l'orage faisait rage au dehors. Marie, nue sous les draps, les sens exacerbés dans le noir, le clair-obscur de ses yeux brillant dans les éclairs, savourait avec délices la dimension érotique du plaisir qu'il y a de jouir de l'orage lorsqu'on est bien à l'abri dans la chaleur d'un lit, la fenêtre grand ouverte dans la nuit, quand le ciel se déchire et les éléments se déchaînent. Mais l'orage de ce soir, contrairement aux violents orages de la fin de l'été à l'île d'Elbe, qui purifient l'air et le rafraîchissent immédiatement, avait quelque chose de tropical et de malsain, comme si la pluie n'avait pas réussi à faire baisser la température et que l'air ambiant, chargé d'une humidité résiduelle et d'un trop plein d'électricité atmosphérique, continuait de rester orageux, lourd, moite, irrespirable et délétère. Jean-Christophe *de Quelque chose*, immobile dans le noir, le front en sueur, n'avait même pas ouvert les yeux, il continuait à dormir tout habillé sur le dos, indifférent aux grondements du tonnerre dont les répercussions en cascade allaient se mêler au son de la pluie battante. Marie ne fit pas tellement attention à lui quand il repoussa le drap et émergea du lit, immédiatement habillé de pied en cap pour sortir, il ramassa sa mallette et quitta la chambre en chaussettes, peut-être dans l'intention de rentrer chez lui, elle ne savait pas où il allait, elle l'entendit s'éloigner dans le couloir, puis une porte claqua, Marie imagina que c'était peut-être la porte d'entrée et elle jeta un coup d'oeil sur ses chaussures qui étaient restées en désordre au pied du lit, mais c'était plutôt la porte des toilettes qui avait claqué, il resta absent quelques minutes et revint comme il était venu, de la même démarche mal assurée, très blanc, pâle, livide, en chaussettes et transpirant, il fit un pas dans la chambre et s'effondra.

Marie ne comprit pas tout de suite ce qui se passait, elle crut qu'il avait trébuché sur le sol sous l'effet de l'alcool, et elle hésita un instant à sortir du lit pour le secourir. Mais ce qui lui fit soudain très peur, c'est qu'il n'avait pas perdu connaissance et qu'il bougeait sur le dos comme un scarabée retourné qui n'arrivait pas à se rétablir, il tanguait sur le dos sur le parquet, piteusement, se tenant la poitrine à deux mains comme si elle était enserrée dans un étau de l'emprise duquel il ne parvenait pas à se défaire, et elle le voyait grimacer de douleur dans la pénombre, la mâchoire engourdie, les lèvres lourdes, comme anesthésiée, articulant difficilement, ce qui rendait sa diction presque inintelligible, qu'il ne sentait plus sa main gauche, qu'elle était paralysée. Marie, qui l'avait rejoint, à genoux par terre, penchée sur lui, attendrie, bouleversée, lui avait pris la main et lui caressait doucement le front. Il dit qu'il se sentait mal, qu'il fallait appeler un médecin.

Marie avait composé un numéro d'urgence, et elle tournait en rond comme une folle dans la chambre en attendant qu'on décroche, s'approchant de la fenêtre pour jeter un regard absent dans la rue où la pluie continuait de tomber, puis revenant près de Jean-Christophe *de Quelque chose* et finissant par s'agenouiller contre son corps. Marie, nue, à genoux par terre, immobile dans la pénombre, les mains tremblantes, le téléphone à la main dont elle entendait les sonneries contre son oreille, sa silhouette nue qu'éclairait parfois la lueur d'un éclair qui illuminait brutalement la pièce, Marie, qui, lorsque un opérateur décrocha enfin, laissa libre cours à la panique qui s'était emparée d'elle depuis quelques instants, libérant un flot d'explications imprécises et confuses, Marie, perdue, désarmée, qui ne laissait pas en placer une à l'opérateur qui essayait de la calmer et lui posait toujours les deux ou trois même questions succinctes qui appelaient des réponses simples et concises — son nom, son adresse, la nature du malaise —,

mais Marie avait toujours eu horreur qu'on lui pose des questions, Marie n'écoutait pas, elle ne répondait pas, elle parlait dans le vide d'une voix égarée, sans donner son nom et son adresse, elle expliquait que déjà au restaurant il avait eu un malaise, une douleur à l'épaule qui avait irradié jusque dans la mâchoire, mais que cela n'avait duré qu'un instant, et l'opérateur dut l'interrompre pour lui demander une nouvelle fois, plus sèchement, son adresse, votre adresse, Madame, donnez-moi votre adresse, nous ne pouvons rien faire sans votre adresse — et c'est lui, Jean-Christophe *de Quelque chose*, allongé sur le dos, blanc et en sueur, les lèvres molles, sans force, qui regardait Marie les yeux inquiets en essayant de lire des informations dans son regard, c'est lui qui, comprenant la situation, finit par prendre le téléphone des mains de Marie et donna l'adresse à l'opérateur, dans un souffle : "2, rue de la Vrillière", il le dit d'une traite comme s'il était en train de commander un taxi pour rentrer chez lui, puis, épuisé par l'effort, il rendit l'appareil à Marie et retomba sur le côté dans une torpeur inquiétante. L'opérateur expliqua alors à Marie qu'il envoyait immédiatement un véhicule de secours et lui recommanda d'une voix neutre, monotone, en cas d'arrêt cardiaque ou de perte de conscience, de pratiquer des compressions thoraciques avec les mains et des insufflations d'air dans la bouche, le bouche à bouche, deux insufflations pour quinze compressions sur le thorax.

L'orage n'avait pas faibli, et des éclairs blancs, à intervalles réguliers, aveuglement et illuminations, figeaient un instant dans la lumière les contours fantasmagoriques de la scène dramatique qui se déroulait dans la chambre. Marie, nue, les cheveux devant les yeux, hissée à califourchon sur le ventre de Jean-Christophe *de Quelque chose*, une cuisse nue de chaque côté de son corps tout habillé allongé sur le parquet. Marie, fébrile, maladroite et affolée, qui appuyait des deux mains sur son thorax, puis, comme il ne répondait plus à ses sollicitations, se penchait sur lui pour le secouer et l'étreindre, le caresser et l'embrasser, lui transmettre sa chaleur, collant ses lèvres contre les siennes et lui enfonçant sa langue dans la bouche pour lui souffler de l'air, comme si elle compensait la navrante maladresse de ses soins par une fougue rageuse et communicative, qui ne devait sans doute pas apporter beaucoup d'oxygène au malheureux, mais lui communiquer un élan furieux d'énergie et de vie. Car c'était comme un souffle vital que Marie transmettait au corps inconscient de Jean-Christophe *de Quelque chose* en lui soufflant n'importe comment de l'air dans la figure et en le serrant intensément dans ses bras sur le sol de la chambre au cours de cette étreinte amoureuse et morbide, où Marie sentait le contact physique de la mort contre sa peau nue — la saisissante nudité du corps de Marie aux prises avec la mort.

Marie entendit de loin les sirènes d'un véhicule de secours, et elle se releva pour se précipiter à la fenêtre, pataugeant, les pieds nus, dans la flaque de pluie qui s'était formée sur le parquet au pied de la croisée ouverte. Marie, nue à la fenêtre, indifférente au vent et à la pluie, guettait l'arrivée du véhicule de secours qui remontait à grande vitesse la rue Croix des Petits Champs, apercevant au loin les premières lueurs de gyrophares bleus qui se mêlaient aux sons grandissant des sirènes qui approchaient, et ce ne fut pas un, mais deux véhicules de secours, qui surgirent à l'angle de la rue La Vrillière dans des tournoiements de gyrophares qui, sous la pluie battante, avaient des allures de faisceaux de phares blanchâtres égarés dans la tempête, une grande ambulance blanche du SAMU zébrée d'une flèche bleue rétro-réfléchissante et un véhicule break médicalisé qui monta sur le trottoir et s'immobilisa en contrebas contre la façade. Deux silhouettes blanches émergèrent du véhicule, des sacoches de cuir noir à la main, la tête dans les épaules pour se protéger de la pluie, tandis que les secouristes du SAMU faisaient claquer les portières et pressaient le pas sous l'averse pour ouvrir les portes arrières et s'emparer de caisses et de sacs à dos médicaux, qu'ils hissèrent sur leurs épaules. Le groupe se hâta sur le trottoir, pressant le pas pour entrer dans l'immeuble, mais ils restèrent bloqués en bas, coupés dans leur élan, la porte cochère demeurant coincée malgré leurs poussées répétées et leurs tentatives de forcer le passage. L'un d'eux fit demi-tour, recula jusqu'au milieu de la rue et leva tête vers l'immeuble où aucune lumière n'était allumée à aucune fenêtre. Le visage trempé de pluie, il finit par apercevoir Marie à la fenêtre et lui cria de leur ouvrir la porte. Marie lui

donna le code de l'immeuble, le cria entre ses mains, mais se trompa, donna l'ancien, elle ne savait plus, elle donna le nouveau, le cria à plusieurs reprises, et courut dans le couloir pour aller leur ouvrir la porte de l'appartement, elle fit un pas sur le palier et entendit en contrebas le mécanisme de la porte cochère se débloquent et leurs pas résonner dans le vestibule, ils commençaient à monter les escaliers et les silhouettes blanches apparurent devant elle dans l'obscurité du palier, ils entrèrent dans l'appartement sombre, pas une lumière dans aucune pièce, seule la faible veilleuse bleue de l'ordinateur portable de Marie qui luisait toujours dans la chambre.

Les secouristes étaient cinq, quatre hommes et une femme. Ils traversèrent le couloir d'un pas décidé et se dirigèrent à grandes enjambées vers la chambre sans demander leur chemin, comme s'ils savaient où elle était, comme s'ils avaient toujours su où elle se trouvait, et, avant toute chose, avant même de jeter un coup d'oeil sur le corps étendu par terre, avant même de l'examiner ou de lui prodiguer le moindre soin, ils allumèrent toutes les lumières dans la pièce, il n'y avait pas de plafonnier dans la chambre, mais une multitude de petites lampes design que Marie avait réunies depuis plusieurs années, la Tizio de Richard Sapper, la Tolomeo à tête chromée d'Artemide, la Titania d'Alberto Meda & Paolo Rizatto, l'itty Bitty d'Outlook Zelco, qu'ils allumèrent toutes à la fois, les cinq secouristes se dispersant aux quatre coins de la chambre pour allumer toutes les lampes simultanément, et ce n'est qu'alors, debout parmi les secouristes au milieu de la chambre rendue à la totalité de ses jeux de lumières, que Marie se rendit compte qu'elle était nue.

Avec la même détermination, qui n'était pas de la vitesse, mais de la précision, de la méthode, de l'exactitude dans les gestes, ils déshabillèrent Jean-Christophe *de Quelque chose* à même le sol, le soulevèrent pour lui ôter sa veste et ouvrir sa chemise, en écartant les pans, tirant sur le tissu, défaisant, faisant sauter les boutons qui résistaient, pour lui dénuder largement le thorax, tandis que le médecin l'auscultait déjà avec son stéthoscope. Un infirmier, accroupi au chevet du malade, lui prenait la tension, enroulant le brassard autour de son bras et appuyant sur la poire du tensiomètre pour constater que la tension artérielle était très faible, à peine perceptible, quasiment inexistante, à l'instar de son pouls carotidien. Il fallut le ventiler d'urgence, on lui passa un masque transparent sur le visage, reliée à une bouteille d'oxygène, dont on régla le débit. Un troisième secouriste, à genoux par terre, avait ouvert une caisse médicale au pied du lit, à côté de l'endroit où demeuraient encore les petits verres de grappa entamés, et se préparait à lui faire une perfusion. Il avait soulevé le bras inerte de Jean-Christophe *de Quelque chose* pour lui désinfecter largement la peau du poignet à l'alcool, puis, très vite, il avait repéré la veine où il allait piquer, qu'il éprouva au toucher, serra violemment le garrot qu'il avait confectionné, ôta le capuchon de l'aiguille et piqua en dirigeant le biseau vers le haut pour perforer la peau à angle aigu. Il défit, dans un bruit sec de scratch, la couche protectrice d'un grand sparadrap dont il se servit pour fixer sommairement le cathéter sur la peau.

Il y avait des caisses médicales dispersées partout dans la chambre, ouvertes et débordantes de seringues, de tuyaux en caoutchouc et d'accessoires conditionnés sous vide dans des sachets en plastique transparents, on trouvait une petite bouteille d'oxygène parmi des piles de livres d'architecture, des gants stériles au milieu des vêtements d'alpaga et des écharpes de soie, et jusqu'à des flacons de verre, fioles médicales et sérums, répartis sous le grand miroir doré qui ornait le dessus de la cheminée. A genoux sur le sol dans la pénombre de la chambre, les bras poilus dépassant de sa tunique médicale blanche à manches courtes, le médecin avait commencé de savonner le torse de Jean-Christophe *de Quelque chose* d'une mauvaise gelée translucide et aqueuse qu'il avait étalée, enduite et comme beurrée à pleines mains pour qu'elle imbibe bien la peau, assouplisse l'épiderme et amollisse les poils, et, ayant libéré un rasoir jetable de sa protection de plastique, petit, bleu, sommaire, rudimentaire, un méchant petit rasoir jetable au manche étique qui n'offrait pas de prise stable à la main, il se mit à lui raser le torse à toute allure, par grandes bandes sommaires, du haut vers le bas, en deux temps trois mouvements, sans ménagement,

en écorchant la peau, plus pour déblayer que pour raser vraiment, s'attardant pour finir, dans une sorte de virgule facétieuse, dans le creux du sternum, avant de secouer rapidement la mélasse de poils agglutinés contre la lame dans l'eau de la cuvette, de rincer le torse à grande eau, de le sécher dans une serviette et de fixer rapidement un réseau d'électrodes sur la peau encore rougie et irritée du malade. Au milieu de la pièce, Jean-Christophe *de Quelque chose* était étendu au coeur d'un essaim de silhouettes blanches indistinctes qui s'activaient autour de lui, son torse blanc émergeant du groupe dans la lumière aveuglante de l'ampoule de 400 watts d'un lampadaire halogène, qu'un infirmier était parti chercher d'urgence en renfort dans le salon pour augmenter l'intensité lumineuse de la pièce, que l'ensemble des petites lampes design de Marie, même allumées ensemble, ne maintenaient que dans une pénombre tamisée de boudoir insuffisante pour pratiquer des actes médicaux d'urgence. Tout habillé de blanc, l'infirmier tenait le lampadaire par la hampe au chevet du malade, la vasque amovible ayant été été tordue grossièrement pour être dirigée vers le bas en direction du torse blanc et blafard couvert d'électrodes, ce qui conférait maintenant à la chambre des allures de bloc opératoire.

Marie s'était rendue dans la salle de bain pour passer à la hâte un vêtement, un simple tee-shirt XXL noir qu'elle avait ramené du Japon, avec le kanji INOCHI surimprimé sur le coton, et elle tournait en rond dans la chambre, à l'étroit dans l'espace extrêmement réduit qui n'avaient pas été envahi les secouristes. Elle ne savait pas où se mettre, où aller, elle s'était rapprochée de la fenêtre pieds nus dans ce tee-shirt noir beaucoup trop grand pour elle, et elle avait refermé les battants pour empêcher la pluie de continuer à entrer dans la chambre. Elle avait renoncé à demander des informations au médecin, c'était inutile, la gravité de l'état de Jean-Christophe *de Quelque chose* sautait aux yeux. Les cinq secouristes, en cercle autour du corps, ne prêtaient d'ailleurs pas la moindre attention à Marie, ils étudiaient en silence le tracé de l'électrocardiogramme de Jean-Christophe *de Quelque chose* sur le minuscule écran lumineux d'un moniteur cardiaque encastré dans une valise médicale ouverte au chevet du malade en échangeant de rares paroles entre eux d'une voix chuchotante, l'un d'eux se levant parfois pour accomplir une tâche précise, ramener un instrument manquant ou pratiquer une injection de sérum dans la perfusion. Marie perçut alors une agitation soudaine, une onde de tension et de nervosité qui agita le dos des secouristes et se traduisit par une accélération soudaine dans l'enchaînement des soins et des mouvements des épaules, un enchevêtrement de mains se pressant au-dessus du torse inanimé qui trahissait sans doute une aggravation brutale de son état. Le médecin, dans un geste d'urgence extrême, se souleva pour pratiquer un coup de poing sternal, avant de poser précipitamment sur le torse couvert d'électrodes deux grandes palettes conductrices reliées par des câbles à un bloc électrique noir qu'il maintenait entre ses genoux, une palette sur la partie haute du sternum et l'autre entre les côtes. Sans perdre une seconde, demandant aux infirmiers de ne plus rester en contact avec le corps, s'assurant que personne ne le touchait, il procéda à une défibrillation ventriculaire en délivrant un choc électrique brutal, qui fit tressauter la poitrine sur le sol, de haut en bas, lorsque la décharge électrique traversa le myocarde. Puis, retombant sur le sol, le corps demeura inerte — Marie comprit que le coeur ne battait plus et elle pensa qu'il était mort.

Marie s'approcha du dos des secouristes et regarda le corps dénudé dont le visage disparaissait sous le masque à oxygène, la chair blanche inanimée comme de la chair de poisson, de la chair de cabillaud ou de la chair de limande parsemée d'électrodes, et elle songeait que c'était ce corps qu'elle avait étreint dans cette même chambre moins d'une heure plus tôt à peu près au même endroit, ce corps dénudé, dépossédé, ce corps objectivé et médicalisé, ce corps rasé, perfusé et ventilé — ce corps réduit à un corps qui n'avait plus rien à voir avec ce qu'était la personnalité réelle de Jean-Christophe *de Quelque chose* —, et elle se rendit compte, maintenant qu'il était mort, qu'elle pensait qu'il était mort, que c'était la première fois qu'elle regardait vraiment le corps de Jean-Christophe *de Quelque chose* depuis le début de la soirée que, pas une fois auparavant, durant cette nuit, même pendant qu'ils s'étaient étreints dans le lit, elle ne s'était intéressé à son corps, ne l'avait même regardé, ne s'étant toujours préoccupé

que de son propre corps, de sa propre jouissance.

Devant l'échec de la première défibrillation, le médecin procéda en catastrophe à une deuxième tentative, une décharge beaucoup plus puissante, et, après un instant de silence intense et de regards suspendus à l'écran lumineux du moniteur, le tracé de l'électrocardiogramme qui n'oscillait plus que faiblement évolua vers un tracé plus régulier, le coeur de Jean-Christophe *de Quelque chose* s'était remis à battre. On ajouta une dose d'antiarythmique dans la perfusion, on lui administra une nouvelle dose de morphine. Le malade étant dès lors stabilisé, et le danger de mort provisoirement écarté, le médecin décida de l'évacuer vers une structure hospitalière. Il n'y eut pas d'autre explication, chacun savait ce qu'il avait à faire, on se releva comme un seul homme et on se prépara pour le départ, on rassembla les instruments éparpillés sur le sol de la chambre pour les ranger dans des caisses médicales, on refermait les sacs à dos, déjà les premiers secouristes sortaient de la pièce chargé de lourdes mallettes médicales qu'ils descendaient entreposer dans les ambulances. Marie observait ce ballet silencieux et précis de mouvement centrifuges, qui s'éloignaient du corps inanimé de Jean-Christophe *de Quelque chose*, le laissant pour la première fois seul au centre de la pièce, étendu, inanimé, reliés par des tuyaux à une perfusion et à une petite bombonne de gaz posée sur le parquet. Deux infirmiers revinrent de l'ambulance chargés de couvertures et munis d'un brancard, qu'ils entreprirent de déployer dans la pièce, ajustant les hampes et dépliant les compas, le chef d'équipe vérifia la solidité des structures et la robustesse de la toile, et, s'y prenant à plusieurs, ils soulevèrent précautionneusement Jean-Christophe *de Quelque chose* pour le déposer avec soin sur le brancard. On disposa une couverture sur ses genoux, on fixa ses jambes avec des sangles, qu'on ajusta fermement autour de ses cuisses, et ils l'emportèrent hors de la chambre, un infirmier marchant à côté de lui dans le couloir en portant le tuyau de la perfusion, un autre la bombonne d'oxygène. Le cortège quitta l'appartement et Marie les suivit, toujours pieds nus et en tee-shirt, essaya vainement de déclencher la minuterie sur le palier et les regarda s'éloigner. Ils descendaient le brancard dans l'étroite cage d'escalier plongée dans l'obscurité, et Marie, penchée au-dessus de la rampe, les regardait progresser dans le noir, lentement, marche après marche, surveillant l'inclinaison de la civière et étudiant les angles pour éviter de racler les murs ou de heurter la rampe. Dans les derniers mètres, un infirmier se détacha du groupe et se hâta d'aller ouvrir la porte cochère pour faciliter le passage du cortège, et, tandis qu'ils disparaissaient de la vue de Marie, ils sortirent dans la rue exactement comme j'arrivais devant l'immeuble, et je les vis passer devant moi, unique badaud égaré dans la rue à trois heures du matin.

Je n'avais rien compris quand Marie m'a appelé au téléphone en pleine nuit. La pluie tombait à verse par la fenêtre ouverte, l'orage grondait, et j'entendais les sonneries du téléphone qui résonnaient dans l'obscurité de la chambre du deux-pièces désert où j'avais emménagé quelque mois plus tôt, j'avais décroché et j'avais immédiatement reconnu la voix précipitée de Marie, Marie qui m'avait appelé dans la foulée du coup de téléphone aux secours — Marie, confuse, véhémence, qui m'appelait à l'aide, me demandant de la rejoindre, tout de suite, mais ne m'expliquant pas pourquoi, viens, me disait-elle, viens tout de suite, dépêche-toi, c'est urgent, me sommant, me suppliant de la rejoindre immédiatement rue de la Vrillière.

Le coup de téléphone de Marie avait été extrêmement bref, parce qu'aucun de nous n'avait eu envie ou n'avait pu parler, Marie m'ayant simplement appelé à l'aide juste après avoir alerté les secours (juste après ou juste avant, je ne sais pas, peu importe, les deux coups de téléphone ont eu lieu dans la foulée), et moi j'étais resté sans voix, en raison de l'angoisse paralysante qui m'avait envahi en entendant le téléphone sonner dans ma chambre en pleine nuit, sentiment encore renforcé, stimulé, par l'émotion violente que j'avais ressentie en entendant la voix de Marie — immédiatement l'embarras, la culpabilité.

Car, alors même que je reconnaissais la voix de Marie au téléphone, mes yeux étaient posés sur le corps dénudé de la jeune femme qui dormait à côté de moi dans la pénombre, elle portait pour tout vêtement une petite culotte en soie bleu pâle, et je voyais son flanc nu, la ligne de ses hanches. Je la regardais dormir dans mon lit sans comprendre — Marie, elle s'appelait Marie elle aussi — et, dans une sorte de vertige, j'entrevis tout de suite l'étendue de la confusion dans laquelle j'allais vivre les dernières heures de cette nuit. Certes, je faisais clairement la distinction entre Marie et Marie, Marie n'était pas Marie, mais je ne parvenais pas à me dédoubler moi-même, à être à la fois celui que j'étais pour Marie (l'amour, le compagnon — même si nous étions en train de nous séparer) et celui que j'étais pour Marie (un amant, une aventure), demeurant inexorablement moi-même tout au long de cette nuit, dans une troublante persistance du soi face à la multiplicité des femmes, comme si je pouvais poursuivre avec l'une un geste que j'avais commencé avec l'autre — non qu'elles fussent interchangeables, mais parce que j'étais permanent.

Il était près de trois heures du matin quand je quittai le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas pour rejoindre Marie. Je m'étais jeté dans l'averse, le col de la veste relevé, et je m'éloignais vers la place des Victoires, courbé contre le vent et la pluie. Le tonnerre grondait au loin à intervalles réguliers, et la pluie s'accumulait sur les trottoirs, qui ne parvenait pas à s'écouler dans les bouches d'égoûts engorgées, j'entendais l'eau ruisseler dans les rigoles avec l'impétuosité de petits torrents urbains délités et sauvages. J'atteignis la place de la Bourse, déserte, abandonnée, les hautes colonnades du bâtiment ancien illuminées dans la nuit, l'esplanade entièrement livrée à un rideau de pluie oblique qui tombait avec fracas dans une flaque noire que le vent chiffonnait en brouillant sa surface piquetée de milliers d'impacts de gouttes éclatées. Mes yeux, noyés de pluie, ne voyaient pas à dix mètres, et je serrais ma veste entre mes bras dans un geste de protection dérisoire. Je ne savais pas où j'allais, je me dirigeais dans de mauvaises directions et revenais sur mes pas, je manquai de perdre l'équilibre plusieurs fois sur ces saletés de trottoirs mouillés, je me rétablissais de justesse dans de spectaculaires contorsions acrobatiques. Je cessais alors de courir sur une dizaine de mètres, mortifié, honteux, je marchais vite, faisant bien attention où je foutais les pieds, puis insensiblement j'accélérais l'allure, j'abandonnais les trottoirs pour

m'approprier les rues désertes, et je courais sous la pluie au coeur de la chaussée avec ce sentiment de liberté, de légèreté et d'absence d'entraves qu'on peut éprouver quand la rue est à soi. Des éclats de lampadaire se réverbéraient ici et là sur l'asphalte mouillé, et de temps à autre, j'apercevais au loin, dans l'espèce de brouillard que la pluie formait devant mes yeux, les phares fugitifs d'une voiture qui passait rue des Petits Champs, lentement, au ralenti, barbotant dans l'eau qui entravait ses roues, tous phares allumés dans le déluge. L'orage s'était rapproché, et la foudre tomba brusquement derrière moi dans les parages de la Bibliothèque Nationale dans un grondement en cascade terrifiant, qui me fit presser encore le pas. Je progressais dans le vent, les éclairs et la pluie — comme si l'eau, l'air et le feu accompagnaient ma course dans la nuit .

Je courais encore quand j'arrivai en vue de la Place des Victoires, dont l'arc de cercle des façades anciennes et les élégants réverbères à trois lampes m'apparurent soudain à l'horizon, avec, au centre de la place, qui chevauchait au loin dans la nuit et paraissait fuir sous la pluie battante, la statue équestre de Louis XIV, qui se cabrait sous les éclairs. Mon inquiétude devint de l'affolement quand j'entrai dans la rue de La Vrillière et que j'aperçus les ambulances garées devant chez Marie. Je fis les derniers mètres les jambes flageolantes, trempé de la tête aux pieds, encore en mouvement, ému, essoufflé, le souffle court, le coeur battant, mais ne courant plus, marchant, lentement, à contre coeur, de mauvaise grâce, comme si je retenais mes pas, ne voulant plus y aller, imaginant le pire, un accident, une agression, et, pensant alors à Marie dans un terrible élan d'angoisse et de tendresse mêlées, il me revint en mémoire la nuit où nous avons été réveillés en sursaut par une alarme qui retentissait dans la rue. Nous ne nous étions pas levés tout de suite, croyant qu'il s'agissait d'une de ces alarmes de voiture qui se déclenche parfois spontanément en ulcérant les oreilles des riverains pendant quelques minutes avant de se tarir mystérieusement au bout d'un moment, mais l'alarme de cette nuit, plus stridente, plus inquiétante — je n'en avais jamais entendu de semblables, elle évoquait plutôt une sirène de catastrophe, qui aurait retenti dans la nuit pour alerter la population d'un accident nucléaire — ne cessa qu'au bout de quarante minutes, c'est dire si, dans l'intervalle, Marie et moi avons eu le temps de quitter notre lit et d'ouvrir la fenêtre, Marie vêtue d'un de ces amples tee-shirt grisouilles qu'elle portait volontiers en guise de pyjama, somnolente, le visage endormi, le corps tiède, les cheveux défaits, belle, attendrissante. Penchés à la fenêtre, nous regardions les murs de la Banque de France derrière lesquels retentissait cette alarme accompagnée de leurs lugubres de gyrophares oranges à trois heures du matin. A mesure que l'alarme durait, on vit des lumières s'allumer dans les maisons du quartier, des gens sortaient de chez eux, un petit groupe s'était formé au coin de la rue. Et, pendant plus de quarante minutes, il ne s'était rien passé. Côte à côte à la fenêtre, nous avons vécu dans un état de suspension du temps extraordinairement dynamique, un rien, un vide, potentiellement chargé d'une énergie délétère qui semblait pouvoir exploser à tout moment, un rien en permanence angoissant et constamment nourri par de nouveaux éléments, épars, minuscules, anodins, qui survenaient à intervalles réguliers et empêchaient la tension de baisser, l'arrivée d'une voiture de police silencieuse dans la nuit, qui s'était garée devant la Banque, les gardiens de la paix qui en étaient sortis et s'étaient dispersés sur le trottoir, avant d'établir un vague cordon de sécurité pour tenir les badauds en retrait, ou encore, dix minutes plus tard, l'ouverture du lourd portail en bronze de la Banque qui s'était entrebâillé, mais il ne s'en était rien suivi, un vigile de la Banque avait simplement passé la tête pour jeter un coup d'oeil à l'extérieur et ce fut tout, le lourd portail en bronze s'était refermé, laissant à nouveau planer sur la rue déserte une menace diffuse d'autant plus efficace qu'elle était invisible. Cela avait duré quarante minutes ainsi, et nous ne sûmes jamais ce qui s'était passé, j'avais feuilleté les journaux le lendemain matin, mais je n'avais trouvé aucune explication.

J'étais encore à trente mètres de l'immeuble, et je ne courais plus, je marchais vite, accélérant le pas et ralentissant tout à la fois, dans le même mouvement, la même impulsion, la même foulée contrariée, écartelée, contradictoire. Mon élan initial avait été brisé net par la peur que j'avais ressentie en apercevant les ambulances devant l'immeuble de Marie, et j'avais alors brusquement ralenti l'allure, l'appréhension

paralysant mes derniers pas, les retenant, les alourdissant, tandis que, dans le même temps, comme ces statues inachevées de Michel-Ange qui semblent faire un effort surhumain pour s'extraire du marbre qui les emprisonne, j'essayais de me tirer hors de moi-même pour accélérer malgré tout et je me mis de nouveau à courir en direction de l'immeuble. Je distinguais à présent les détails des ambulances, j'apercevais de la lumière derrière les vitres de la camionnette du SAMU, une lumière jaune dans cet espace d'intimité secret où sont allongés les blessés, les portières arrières entrouvertes qui dégoulaient de pluie et un gyrophare qui tournait en silence sur le toit, quand je vis soudain la porte cochère de l'immeuble s'ouvrir devant moi. Je n'aperçus d'abord qu'un bras nu, qui maintenait la porte ouverte, puis le corps d'un infirmier apparut sur le trottoir, guidant le brancard et la suite du cortège, je vis alors les autres infirmiers sortir à leur tour dans la rue, ils étaient quatre ou cinq en tuniques blanches, une femme tenait le stilligoutte de la perfusion, il y avait une forme humaine sur le brancard, ma poitrine se contracta quand je vis qu'il y avait quelqu'un sur le brancard, quelqu'un qui pouvait être Marie — car je ne savais rien, je n'avais aucune information précise, Marie ne m'avait rien dit au téléphone de ce qui était arrivé —, mais je sus tout de suite que ce n'était pas Marie, mais un homme, je voyais ses chaussettes qui dépassaient de sous une mauvaise couverture qui recouvrait son corps. La forme ne bougeait pas, le torse dénudé, le visage couvert d'un masque à oxygène, une veste noire jetée en travers de la civière, une valise calée contre les montants du brancard. J'étais arrivé à leur hauteur, personne ne faisait attention à moi, et je les regardai passer devant moi sous la pluie.

J'avais aperçus l'homme, j'avais aperçu son visage quand le cortège était passé à ma hauteur, mais je ne l'avais pas reconnu, du reste je ne l'avais pas vraiment perçu comme un être humain, mais comme une chose, un corps, de la chair, un ensemble de chairs inertes, amorphes et en chaussettes. Je ne l'avais pas vu comme un homme que j'aurais croisé à ce moment-là dans la rue, et dont j'aurais pu me faire une idée de la personnalité en évaluant son allure ou sa démarche, ses traits, sa corpulence. Je n'avais vu que des détails, isolés, agrandis, sortis de leur contexte et attrapés au vol, les chaussettes, sombres, omniprésentes, comme si cet homme se réduisait désormais à ses chaussettes, le poignet, terrible, où était fixé la perfusion, un poignet livide, jaunâtre, cadavérique, le visage, d'un blanc effrayant, sur lequel j'avais porté plus particulièrement mon attention, scrutant les traits et essayant de le reconnaître, mais en vain, en pure perte, un visage simplement invisible, qui disparaissait sous le masque à oxygène. Et malgré sa blancheur à faire peur et le côté humiliant de sa position de gisant, j'eus l'impression qu'il se dégageait de cet homme une certaine dignité, je perçus quelque chose d'élégant dans la finesse des mains, dans la hauteur du front, dans le tracé des tempes — et ce qui me parut peut être le plus surprenant, et qui me sidéra, c'est qu'il me ressemblait.

J'étais là debout sous la pluie devant la porte de l'immeuble, quand, mû par quelque instinct infailible, sentant l'onde immatérielle et invisible d'une présence, d'un regard, je levai la tête et aperçus Marie à la fenêtre du deuxième étage, qui était accoudée dans la nuit au garde-fou en fer forgé, Marie, qui ne me regardait pas moi, mais lui, qui le regardait lui, je vis le regard de Marie, fixe, vide, hypnotisé, qui ne se détachait pas du corps de cet homme allongé sur le brancard, et je compris alors la situation d'un coup. A la seconde, je sus avec certitude que cet homme avait passé la nuit avec Marie et que c'était lui à qu'il était arrivé quelque chose et non pas à Marie, Marie n'avait rien, Marie était sauvée, et, à l'immense soulagement que cette nouvelle me fit éprouver, vint immédiatement se mêler un sentiment beaucoup plus complexe, ambigu, de méfiance, et même d'animosité, envers Marie, à qui j'en voulais de façon diffuse, non seulement de ne pas avoir été seule (l'avais-je été moi-même ?), mais de l'intérêt qu'elle portait à cet homme, de l'intensité brûlante avec laquelle je la voyais le suivre des yeux depuis la fenêtre de l'appartement. J'étais jaloux, oui.

C'est alors que Marie m'aperçut. Marie me regarda, nos regards se croisèrent un instant dans la nuit. Cela faisait plus d'un mois que nous ne nous étions pas vus. Je ne sais pas ce qu'elle ressentit en m'apercevant, mais je la vis se ressaisir aussitôt, la

compassion disparut de son visage, c'était comme si elle s'était rendu compte que je l'observais et qu'elle s'était empressée de dissimuler ses sentiments. Elle m'avait regardé sans bouger, elle ne m'avait fait aucun signe de reconnaissance, aucun signe de la main ni des yeux, n'avait esquissé aucun sourire, elle me regardait dans le vague, c'était comme si elle ne me voyait pas, elle ne faisait pas attention à moi, elle m'ignorait. Elle détourna les yeux et continua de regarder l'homme que les infirmiers faisaient entrer dans l'ambulance, mais son attitude s'était complètement transformée, la compassion avait fait place à une expression de froideur, quelque chose de dur, de fermé et de buté, les muscles du visage tendus, les pommettes contractées, cette expression de rage froide, de mauvaise humeur et de ténacité que je lui connaissais quand elle voulait cacher ses sentiments ou qu'elle devait ses émotions.

J'étais entré dans l'immeuble, j'avais passé la porte cochère et je m'étais engagé dans les escaliers pour rejoindre Marie. La porte de l'appartement était restée ouverte au deuxième étage, on percevait de la lumière sur le palier. Je passai la porte sans bruit, et je suivis le couloir. Lorsque j'entrai dans la chambre, avant même de rejoindre Marie, j'aperçus les chaussures de l'homme auprès du lit. C'était la seule trace qui restait de sa présence dans la chambre. Pour le reste, tout avait disparu, il semblait s'être volatilisé, plus rien ne témoignait de son passage dans la pièce, pas le moindre vestige des soins qui lui avaient été prodigués ici même moins de cinq minutes plus tôt, pas l'ombre d'un flacon ou d'une compresse oubliés sur le parquet. Je regardais cette paire de chaussures au pied du lit, abandonnées, en désordre (l'une était droite et l'autre avait versé), des chaussures italiennes allongées, élégantes, puissantes et en même temps effilées, en peau précieuse, du cuir ou de la vachette, une paire de richelieu classiques à la fois fermes et souples, sans doute très confortables, fidèles à la réputation d'excellence des chaussures italiennes dont les meilleures passent pour être de véritables gants de pied, une couleur indéfinissable, quelque chose de daim ou de chamois, les lacets très fins, durs comme du fil de pêche, l'empeigne veloutée, légèrement pelucheuse, étayée de multiples petites perforations décoratives qui soulignaient discrètement la ligne surpiquée des coutures. Je regardais ces chaussures, vides, abandonnées au pied du lit, et la pièce me paraissait encore entièrement chargée de la présence invisible de cet homme que je ne connaissais pas. C'était comme s'il avait été là un instant plus tôt, et que, brutalement, dans un éclair, il avait été foudroyé, et que, comme dans une image mythologique d'homme foudroyé, il s'était dissous et volatilisé sur place dans un nuage de fumée. De lui, dans la chambre, ne subsistaient que ses chaussures.

Marie m'avait entendu, mais elle ne s'était pas retournée quand j'étais entré dans la chambre. Elle m'avait laissé venir à elle sans rien dire, et elle m'avait simplement touché doucement l'arrière de la cuisse quand je l'avais rejointe à la fenêtre, familièrement, affectueusement, comme un remerciement implicite d'être venu la rejoindre. Nous n'avions rien dit, nous avons continué de regarder dehors. Les portes arrières de l'ambulance étaient fermées à présent, les deux véhicules étaient immobilisés en contrebas dans la rue à quelques mètres de distance. La rue était déserte, on apercevait en face de nous le lourd portail en bronze et les murs d'enceinte silencieux de la Banque de France que balayaient à intervalles réguliers les pinceaux des gyrophares qui tournaient sous la pluie battante. Les ambulances se mirent en route, lentement, en marche arrière, déclenchant leurs sirènes l'une après l'autre, puis s'éloignèrent et prirent de la vitesse, le bruit des sirènes déclina peu à peu et finit par disparaître dans la nuit. Nous restâmes encore un instant à la fenêtre sans rien dire. Marie, alors, très lentement, se tourna vers moi, s'approcha, sans force, somnambulique, me toucha doucement l'épaule pour me saluer (t'es trempé, dis donc, me dit-elle à voix basse).

Je dégoulinais, les manches de ma veste ruisselaient, une mince flaque d'eau s'était formée sur le parquet autour de mes chaussures. Tant que j'étais dehors sous la pluie, je n'avais rien senti, je ne me rendais même pas compte que j'étais mouillé. Ma veste était informe, une loque qui pendouillait le long de mes flancs, ma chemise était plaquée contre mon torse, les vêtements imbibés de cette pluie chaude et sirupeuse qui collait à

la peau et alourdissait les tissus, même les chaussettes clapotaient à l'intérieur de mes chaussures, en me laissant cette détestable sensation physique, pire encore que d'avoir les pieds mouillés, d'avoir les chaussettes mouillées. Je retirai mes chaussures et mes chaussettes trempées, que j'abandonnai près de la fenêtre, et je m'avançai pieds nus dans la chambre, penché en avant, les bras légèrement écartés pour m'égoutter, laissant partout dans mon sillage de fines traînées de pluie allongées sur le parquet. J'avais entrouvert ma chemise qui me collait à la poitrine, et je regardais autour de moi dans la chambre. L'aménagement de la pièce avait quelque peu changé depuis mon départ, il y avait un nouveau bureau, un ordinateur portable que je ne connaissais pas, mais, dans l'ensemble, la chambre avait la même allure que quand je l'avais quittée quatre mois plus tôt. Je reconnus ma commode, qui était toujours à la même place, avec mes vêtements qui devaient sans doute être encore à l'intérieur (le gros de mes vêtements, que je n'avais pas encore eu le temps de déménager, malgré le désir de Marie de me voir reprendre ma commode). C'était un meuble bas, d'un seul tenant, le bois stratifié et comme brossé, où s'étaient atténuées les dominantes naturelles de l'écorce d'awong pour des nuances ombrées qui tiraient sur le brun rougeâtre. Il avait une ligne très pure, géométrique, un rectangle de bois plein sans couture ni raccord, les pieds dépassant à peine du volume. Je m'accroupis devant le meuble et j'ouvris les tiroirs, jetai un coup d'oeil sur mes vêtements, un désordre de pulls, de pyjamas et de sous-vêtements, un maillot de bain à l'élastique distendu, des cravates, quelques chemises pliées bien rangées dans le tiroir du haut.

Dehors, il pleuvait toujours, nous n'avions pas refermé la fenêtre et on entendait la pluie rebondir sur les toits, la lumière d'un réverbère pénétrait dans la pièce et teintait l'obscurité de la chambre de lueurs jaune orangées. Marie avait refait sommairement le lit et elle s'était assise contre le mur en fumant une cigarette dans la pénombre, les jambes en Z dans son ample tee-shirt XXL, siglé du kanji INOCHI, la vie, en japonais. Elle avait éteint toutes les petites lampes design dans la chambre, n'en ayant laissé qu'une seule allumée à côté d'elle sur la table de nuit, l'itty Bitty d'Outlook Zelco, qui éclairait à peine. Elle demeura longtemps silencieuse, abattue, les yeux dans le vague, puis elle commença à me parler de Jean-Christophe *de Quelque chose* d'une voix très douce, sans me regarder, tirant une bouffée de cigarette de temps à autre, elle me raconta qu'elle avait fait sa connaissance à Tokyo au début de l'année lors du vernissage de son exposition au *Contemporary Art Space* de Shinagawa, me parla des activités, multiples, qu'il menait, à la fois dans les affaires et le monde de l'art, me dit qu'elle l'avait revu quelques fois à Paris à son retour du Japon, trois ou quatre fois dans les premiers mois, puis que cela s'était espacé, qu'ils avaient passé un week-end ensemble à Rome, mais qu'ils ne se connaissaient pas tellement, dans le fond. Marie m'expliquait cela sans imaginer que cela pouvait m'être pénible à entendre. Je ne disais rien, je ne posais pas de question. J'avais enlevé ma veste et ma chemise, et je l'écoutais en me séchant le dos dans l'ample serviette de bain blanche qu'elle m'avait donnée. Mes pieds nus baignaient dans une flaque d'humidité et de lumière. Je fis glisser mon pantalon le long de mes cuisses, le tissu adhérait à la peau, j'avais du mal à le décoller, puis j'ôtai mon caleçon, pauvre chose informe et trempée, que je laissai tomber par terre à mes pieds. J'étais nu dans la pénombre, et je me séchais les cuisses, me frictionnais l'entrejambe dans la serviette. Marie continuait à parler, on sentait qu'elle avait besoin de parler, de se confier, de revenir sur les événements de la nuit, sur certains signes avant-coureurs qui auraient pu l'alerter, une fatigue générale, des essoufflements, des vertiges, un premier malaise qu'il avait eu au restaurant. Je continuais de me changer dans la chambre sans réagir, je ne savais pas quoi lui dire. J'avais passé un caleçon et j'étais en train de boutonner une chemise propre que j'avais prise dans ma commode, lorsque j'aperçus mon reflet dans le miroir de la cheminée, un de ces grands miroirs dorés qu'on trouve dans les appartements parisiens, le fronton orné de moulures de plâtre à motifs de rameaux, de feuilles d'acanthé et de fleurettes enchevêtrées. Je fis un pas en avant et je vis ma silhouette se déplacer dans les profondeurs patinées du miroir, les jambes nues, qu'éclairait le mince filet de lumière blanche de la lampe de chevet allumée à côté du lit de Marie, mon visage disparaissant presque complètement dans l'obscurité. Je me voyais là, sans visage et sans yeux, dans cette chambre où j'avais vécu près de six

ans. La chambre, autour de moi, se fondait dans le noir, on devinait les contours estompés des meubles dans la pénombre, le bureau de Marie sur lequel l'ordinateur s'était mis en veilleuse, une partie de la bibliothèque contre le mur, les rayonnages de livres qui disparaissaient dans les limbes, et l'extrémité du lit où Marie se tenait toujours, invisible, dans un nuage de fumée qui se dissipait lentement dans l'obscurité. Je ne voyais pas son visage, je n'entendais que sa voix, elle parlait à voix basse, d'une voix absente, m'expliquait que Jean-Christophe *de Quelque chose* était marié, c'était, me disait-elle, la raison pour laquelle elle n'était pas partie avec lui dans l'ambulance, par discrétion en quelque sorte, pour que l'on puisse avertir sa femme quand il arriverait à l'hôpital. Mais maintenant elle se demandait comment avoir de ses nouvelles, elle ne savait même pas dans quel hôpital il avait été conduit.

Marie demeura encore un long moment prostrée en silence sur le lit, avant de faire un effort, apparemment considérable, pour se lever. Errant dans la pièce, les bras ballants, elle alla ramasser les deux petits verres de grappa qui traînaient toujours par terre, les regarda avec attention, songeuse — ils n'étaient même pas complètement vides — et elle eut une soudaine expression d'abattement et de tristesse. Elle releva les yeux vers moi, les verres à la main, perdue, désespérée, je vis son visage se défaire en quelques instants, je voyais ses traits se brouiller, les pommettes agitées de légers tremblements, les lèvres crispées, tendues, témoins de la lutte qu'elle menait pour ne pas se mettre à pleurer. J'allai prendre la bouteille de grappa sur le rebord de la cheminée et je l'invitai à boire un petit verre d'alcool, cela me paraissait indiqué après le choc qu'elle venait de subir, mais elle le prit très mal, elle repoussa la bouteille, interprétant mon geste comme de l'ironie, ou du sarcasme. Elle se ressaisit aussitôt, et disparut de la pièce pour aller ranger les verres dans la cuisine, me laissant seul avec la bouteille de grappa à la main, sur laquelle je jetai un coup d'oeil. Au retour, le visage dur, fermé, qui laissait apparaître au coin de sa bouche de vilaines petites rides d'expression que je ne lui connaissais pas, elle me regarda méchamment, un éclair de haine traversa le clair-obscur de ses yeux. Pourquoi arrivait-il toujours un moment, quand nous étions ensemble, où, tout d'un coup, toujours, très vite, elle me détestait passionnément.

Mais, en vérité, ce n'était pas ma phrase qui était en cause, mais la bouteille de grappa elle-même. Car, en me voyant m'emparer de la bouteille de grappa sur la cheminée, elle avait eu la preuve que la présence de cette bouteille dans la chambre ne m'avait pas échappé et elle s'était sentie devinée, elle avait immédiatement compris que cette bouteille de grappa l'avait trahie, que, dans la situation où elle se trouvait, il y avait une inconvenance de cette bouteille grappa, une impudeur, une indécence, car maintenant je ne pouvais plus ignorer qu'elle avait bu de la grappa cette nuit en compagnie de Jean-Christophe *de Quelque chose*, et, dès lors que je le savais, je pouvais imaginer ce qui s'était passé entre eux dans la chambre, cette bouteille de grappa était le détail tangible à partir duquel je pouvais imaginer ce qu'elle avait vécu, et même ce qu'avaient été les baisers échangés avec Jean-Christophe *de Quelque chose*, et je le pouvais d'autant mieux, et elle ne l'ignorait pas, elle ne pouvait pas l'ignorer, que c'était les mêmes baisers que nous avions échangés nous-mêmes à l'île d'Elbe l'été dernier, que c'était ces baisers-là qui avaient un goût de grappa, que c'était cet après-midi-là, à l'île d'Elbe, dans mes bras, dans la chambre d'hôtel de l'*Albergo l'Ape Elbana* de Portoferraio, que Marie avait senti un parfum de grappa lui monter à la tête quand je l'avais embrassée, ce goût parfumé et presque liquoreux si caractéristique de la grappa, ce goût enfoui dans son passé qu'elle avait oublié mais qui était soudain remonté à la surface au contact de mes lèvres, car mes baisers, m'avait-elle dit ce jour-là à l'île d'Elbe, avaient un goût de soleil et de grappa. Elle ne s'était peut-être pas formulé tout de suite à quel point la présence de la bouteille de grappa dans la chambre l'avait trahie, mais elle avait immédiatement compris en voyant m'en emparer sur la cheminée qu'à partir de ce détail, qu'à partir de cette seule bouteille de grappa, je pouvais reconstituer tout ce qui s'était passé cette nuit dans la chambre, comme dans les rêves, où un seul élément tiré de la vie réelle la plus intime peut engendrer un flux d'éléments imaginaires dont la réalité n'est pas moins contestable, et que, disposant désormais d'un repère en amont (la bouteille de grappa) et d'un repère en aval (la sortie du brancard

dans la nuit dont je venais d'être le témoin direct), je pouvais combler le vide de ce qui avait eu lieu dans l'intervalle, j'étais désormais en mesure de reconstituer, de reconstruire, ou d'inventer, ce que Marie avait vécu en mon absence. C'était cela, et pas la supposée maladresse de ma phrase, que Marie avait pressenti en m'entendant l'inviter à se servir un verre de grappa — et c'était cela qu'elle n'avait pas supporté.

Marie s'était rassise sur le lit. Elle demeura un long moment silencieuse, pensive, les bras croisés, fixant avec une expression mauvaise, butée, exaspérée, les vêtements mouillés que j'avais déposés sur la commode, puis elle se releva d'un coup et voulut me faire déplacer le meuble, ma commode, tout de suite, toutes affaires cessantes. Cela n'avait que trop duré, cinq mois qu'elle supportait cette horreur dans sa chambre, on allait la descendre à la cave immédiatement, cela ne pouvait pas attendre une seconde de plus, souffrir le moindre délai supplémentaire. Ce n'était pas une suggestion, c'était un ordre. Elle ne pouvait plus le voir, ce bahut, elle disait "bahut", elle appelait ma commode "bahut", avec un dégoût non dissimulé, le mépris qu'elle éprouvait pour le meuble semblait s'être étendu au mot lui-même : bahut. Elle se dirigea vers le bahut, les cuisses nues dans son tee-shirt noir beaucoup trop large pour elle, et essaya de le soulever, rageusement, d'une main, n'importe comment, mais le bahut n'avait aucune prise, ni sur les côtés, ni aux poignées, de simples renflements décoratifs du bois qu'il était impossible d'agripper fermement. Je m'approchai pour l'aider et, me plaçant à l'autre extrémité, nous soulevâmes le bahut du sol, d'une dizaine de centimètres à peine, difficilement, il était extrêmement lourd, avant de le reposer aussitôt, Marie le lâcha, le laissa carrément retomber, ne fit aucun effort pour le retenir, il s'écrasa violemment par terre, l'angle des pieds heurtant le sol en taillant une encoche dans le parquet. Marie fit un petit bond sur le côté et sursauta, pieds nus, elle perdait patience, elle devenait enragée, elle me dit que je voyais bien qu'on ne pouvait pas le transporter comme ça, qu'il était trop lourd, qu'il fallait le vider, et, ouvrant les tiroirs, elle commença à s'emparer de mes vêtements qu'elle se mit à jeter par terre en me disant de dégager mes affaires, de virer mon bazar du bahut.

Puis elle ne dit plus rien, elle n'avait plus rien dit. Elle m'avait regardé faire, le regard vide, debout, la tête baissée, avec une impatience à l'arrêt, en suspens. Sa rage était devenue de l'abattement, une tristesse froide, un accablement passif, elle n'avait plus de force, elle renonçait, elle s'en remettait à moi. J'avais essayé de la calmer, de l'apaiser, j'avais terminé de vider entièrement le bahut, tiroir après tiroir, confectionnant des piles plus ou moins régulières de vêtements sur le parquet, tee-shirts, pulls, chemises, un amas désordonné de sous-vêtements, de gants, d'écharpes, de bonnets, puis d'autres tas, plus petits, épars, hétérogènes, une ceinture, des cravates affaissées, le vieux maillot de bain rouge à l'élastique distendu, dont la présence touchante et ridicule m'humiliait. On aurait dit les misérables fringues d'occasion d'un pathétique étal de brocante installé là dans la pénombre de la chambre, et je trouvais qu'il y avait quelque chose de macabre dans cette exposition, comme si les vêtements, quand ils ne sont pas portés, signifient l'absence ou la disparition de celui à qui ils appartiennent. Mais c'était peut-être de cela dont il était question, de ma disparition, de mon effacement progressif de ces lieux où j'avais vécu plusieurs années, le bahut était vide, son contenu intégralement répandu sur le sol, et nous allions déménager le dernier meuble qui m'appartenait encore de la chambre de Marie, comme s'il s'agissait de sceller cette nuit notre rupture.

J'avais retiré les tiroirs vides du bahut pour l'alléger, je les avais déboîtés et les avais posés contre le mur, et nous nous étions mis en route, nous transportions le bahut dans la chambre à bout de bras, lentement, même vide il était encore extrêmement lourd, et nous ne parvînmes pas à passer la porte à la première tentative. Nous dûmes le reposer par terre et l'incliner, le soulever, en biais, pour passer l'encadrement de la porte et accéder au couloir. Courbés sous le poids du meuble, nous progressions laborieusement dans la pénombre, Marie pieds nus dans son tee-shirt noir, et moi les jambes nues, flegmatique, vêtu d'une chemise qui me tombait sur les cuisses. Marie ne disait rien mais elle s'était calmée, elle était sérieuse, silencieuse, appliquée, et, les deux

mains prises par le bahut, elle soufflait un filet d'air par sa bouche pour retirer une mèche de ses cheveux qui lui tombait dans les yeux. Elle finit par relever la tête pour me prendre à témoin et m'adresser un timide sourire de connivence qui illumina ses lèvres et ses pupilles, peut-être le premier sourire qu'elle m'adressait depuis six mois. Nos regards se croisèrent et nous nous sourîmes par-dessus le meuble en nous rendant soudain compte de la situation, du ridicule qu'il y avait de transporter ce bahut dans l'appartement en pleine nuit, de le descendre à la cave à quatre heures du matin. Nous nous sourions, et nous continuions de progresser dans le couloir, les corps de chaque côté du bahut que nous transportions, à l'unisson, soudés, solidaires, très près l'un de l'autre, comme si nous dansions, entraînés par la dynamique propre du meuble qui à l'instar d'une musique nous imposait son allure et son rythme, à moins de deux mètres de distance l'un de l'autre, quasiment enlacés dans la promiscuité intime de la manutention, et il y avait non seulement de la complicité entre nous, mais déjà de la tendresse, et même davantage, un commencement de rapprochement, une attraction qui ne passait encore que par les yeux mais que nous sentions monter vers nos mains — nos mains empêchées, prises par le bahut, que démangeait l'envie de se porter doucement vers l'autre —, un attrait invisible, une aimantation, très forte, lourde, puissante, inéluctable, comme si, depuis six mois que nous étions séparés, n'avait cessé de travailler en nous l'énergie de l'élan irrésistible qui ne pourrait que nous jeter cette nuit dans les bras l'un de l'autre.

Le choc violent qu'avait subi Marie ne pouvait trouver d'apaisement que dans une étreinte, elle avait un besoin physique irrépressible de réconfort, d'être touchée, serrée dans les bras de quelqu'un, de se sentir aimée pour apaiser les tensions qui l'oppressaient et j'avais le même besoin de réconfort en raison de l'immense inquiétude que j'avais ressentie au sujet du sort de Marie, j'avais le même besoin de la toucher et de l'étreindre depuis que je l'avais rejointe à la fenêtre de la chambre et que j'avais été incapable de la prendre immédiatement dans mes bras pour apaiser ses tourments et essayer de la consoler, son corps contre le mien. Nous nous étions arrêtés dans le couloir, nous avions posés le meuble à nos pieds, et nous nous regardions, nous ne disions rien, nous nous étions compris.

Il était sans doute très imprécis de dire que je l'aimais, mais rien ne pourrait être plus précis.

Je ne sais pas si c'est moi qui ai commencé à contourner le meuble pour la rejoindre, à faire prudemment le dernier mètre qui me séparait d'elle, ou si c'est elle qui m'a invité implicitement à la rejoindre en faisant un pas de côté, mais nous nous faisons face maintenant, nous ne bougions pas dans la pénombre, nous nous regardions en silence, avec une infinie gravité dans le regard. Je pensais que nous allions nous embrasser, mais nous ne nous sommes pas embrassés, nos langues ne se sont pas unies, ni nos lèvres ne sont entrées en contact, nous nous sommes seulement frôlés dans l'obscurité, effleurés des joues et caressés du cou, comme des chevaux tremblants, effarouchés et émus. Sans oser nous toucher, le bout des doigts pleins d'égards, de réserve, de douceur et de délicatesse, comme si nous étions trop fragiles, ou si la surface de nos corps était brûlante, ou que le contact de l'autre était interdit, dangereux, déplacé, impensable ou tabou, nous nous caressions simplement de l'extrémité des doigts et du bord des épaules, les yeux égarés et les lèvres en retrait, je m'étais approché d'elle pour humer la peau de sa nuque et respirer le parfum du désir qu'elle exhalait. Puis, comme l'eau trop longtemps retenue d'un barrage qui se libère, nous nous étions soudain violemment étreints, nous laissant aller à la retrouvailles des corps, nous enlaçant dans un abandon complet de l'âme, serrant mutuellement nos poitrines fragilisées pour puiser chez l'autre la chaleur, le réconfort et la consolation, les bras soudain multipliés, empressés et imprécis, les mains douces, fiévreuses, tâtonnantes, je lui caressais les épaules, je lui touchais les joues, le front, les tempes, mes mains passaient sur son visage et je ne la quittais pas des yeux — la main et le regard, il n'est question que de ça, en amour comme en art. Nous avons fermés les yeux et nous nous enlacions, nous nous serrions éperdument l'un contre l'autre, nous ne savions pas

ce que nous faisons, mais nous ne nous embrassons pas, nous ne pouvions pas nous embrasser, un interdit nous en empêchait, une règle tacite, impérieuse, invisible, trop de choses survenaient en même temps, trop de sentiments, de douleur, d'inquiétude et d'amour, qui se mêlaient dans nos cœurs, il dut y avoir une pause, une respiration, pour reprendre notre souffle dans l'apnée de l'étreinte, et je la vis fugitivement en face de moi dans la pénombre du couloir, qui remettait en place une mèche de ses cheveux. Marie, en face de moi, adossée au mur, cambrée, les cuisses nues dans son tee-shirt noir, qui me regardait avec défi — il y avait du défi dans son regard, quelque chose de mutin, d'abandonné, de sexuel et de sauvage.

Elle se laissa de nouveau glisser contre le mur pour accueillir mon corps contre le sien, je l'avais rejointe, je sentais en transparence sous mes doigts à travers la fine épaisseur du tissu de son tee-shirt le contact étouffé et comme atténué des poils de son pubis. Elle était complètement nue sous le tee-shirt, j'avais passé la main sous le vêtement et je sentais sa peau nue sous mes doigts, nous nous fondions l'un contre l'autre, inconscients de nous-mêmes, j'entendais le souffle gémissant de son désir dans le creux de mon cou, ses cuisses étaient chaudes, je caressais son ventre et je passais la main sur sa touffe, et, lorsque je glissai un doigt dans son sexe, je me sentis parcouru d'un frisson de chaleur, d'humidité et de douceur.

Je ne m'en étais pas rendu compte immédiatement, pas tout de suite, ni dans les minutes qui suivirent, mais plus tard, beaucoup plus tard, brusquement, à l'improviste, dans une sorte de panique et de vertige — malgré la difficulté, voire l'impossibilité de recouvrir de mots ce qui avait été la vie même, ce qui, dans le cours de ma vie, m'était advenu dans un enchaînement naturel de faits silencieux, mais qui, dès lors qu'il fallait le formuler explicitement, devenait soudain incompréhensible, ou honteux, comme, peut-être, certains homicides évoqués devant une cour d'assise qui avaient pu sembler s'inscrire dans une réalité plausible quand ils s'étaient produits mais devenaient purement aberrants, indicibles et abstraits, dès lors qu'ils étaient placés dans la lumière implacable des mots — il me vint à l'esprit que c'était la deuxième fois, cette nuit, que j'introduisais mon doigt dans le corps d'une femme.

Cela ne dura qu'un instant, et Marie se déroba avec grâce, se défit de mon étreinte, elle me regarda et me sourit doucement à travers les larmes dans la pénombre du couloir. Marie ne pleurait pas, mais des larmes avaient coulé en silence de ses yeux comme la première fois que nous nous étions embrassés sept ans plus tôt dans un taxi. Mais n'était-ce pas la première fois que nous nous embrassions ? N'était-ce pas la première fois, depuis que nous étions séparés — même si nous ne nous étions pas embrassés, mais seulement étreints ? Marie s'était mise à pleurer sans bruit pendant que je l'étreignais, des larmes avaient coulé sur son visage et elle ne les avait pas retenues, elle ne les avait pas essuyées, ces larmes n'avaient peut-être même jamais existé pour elle, elle n'avait peut-être même pas eu conscience de pleurer tant ses larmes avaient glissé le long de ses joues avec le naturel inconscient d'un simple battements de coeur ou d'une respiration. Marie, en face de moi, émouvante, les yeux mouillés dans la pénombre, Marie, écartelée entre des pulsions contradictoires qui devaient batailler en elle, d'élan passionnel et de retenue mêlés, Marie qui avait eu à la fois, et autant, besoin de s'abandonner à mon étreinte que de me repousser, Marie qui avait eu besoin de se serrer contre mon corps pour y puiser le réconfort et qui n'avait pas cherché à résister au désir physique qu'elle avait senti monté en elle quand je l'avais prise dans mes bras, elle avait même eu la trempe de me le signifier ouvertement, les yeux ensorceleurs, du défi dans le regard, elle m'avait aimantée pour que je la caresse et que je la touche entre les jambes — l'éclat inoubliable de ce regard où, une seconde, dans la pénombre, j'avais vu briller la liberté et la lubricité —, en même temps qu'elle se dégageait presque aussitôt avec légèreté de mon étreinte, qu'elle la dénouait avec pudeur, comme si elle prenait simplement conscience qu'il était impossible de s'aimer maintenant, que ce n'était ni le lieu ni le moment. Je tendis doucement la main vers elle pour sécher les larmes sur son visage, et elle me sourit une nouvelle fois, fragile, désarmante, dans la pénombre. Elle ne fit aucun commentaire sur ce que nous venions

de vivre, elle ne dit rien, elle alla simplement se replacer devant le bahut pour se remettre en route (ah, elle avait de la suite dans les idées, mon amour).

Nous étions repartis, nous avons quitté l'appartement et nous descendions le bahut en silence dans les escaliers de l'immeuble. Nous entendions la pluie qui continuait de tomber à l'extérieur, il régnait une odeur de bois moisi et de renfermé dans la cage d'escalier, l'air était sombre, moite, irrespirable, qui n'avait pas dû être souvent renouvelé lors de ces derniers jours de canicule. Au rez-de-chaussée, les multiples traces de pas mouillées laissées sur le sol par les secouristes prenaient la direction de la porte cochère, mais nous bifurquâmes dans la direction opposée et nous dirigeâmes vers la cour intérieure de l'immeuble, qu'éclairait une veilleuse jaunâtre protégée d'une grille. Nous entrâmes la cour, à peine vêtus dans nos tee-shirt et chemise qui nous arrivaient aux cuisses, et nous avançâmes avec le bahut dans la nuit en direction du local à poubelles, sentant sous nos pieds nus le contact mouillé du sol de la cour. Nous progressions sous la pluie, le bahut entre nous, j'apercevais le visage de Marie dans les clartés de la veilleuse, son visage pâle sur lequel les larmes n'avaient pas encore complètement séché qui se couvrait progressivement de pluie, Marie, indifférente à l'averse, distante, non pas pensive, mais lointaine, comme absente, la pluie s'écoulait sur ses joues et se mêlait à des résidus de maquillage qui dégoulaient en silence sur son visage, elle clignait des paupières pour essayer de se débarrasser des vestiges de rimmel qui encombraient ses yeux, ne pouvant se libérer les mains pour les sécher avec ses doigts, si bien qu'on ne distinguait plus si les brillances d'humidité qui luisaient sur son visage étaient des larmes ou de la pluie.

Nous posâmes le bahut dans la cour devant la vieille porte en bois bringuebalante qui donnait accès aux caves, et la poussâmes pour l'ouvrir, mais elle résista, elle était fermée à clé. Putain, merde, j'ai pas la clé, dit Marie à voix basse. Elle releva la tête, et me sourit entre ses larmes, me regarda timidement de bas en haut pour se faire pardonner. Nous étions pieds nus sous la pluie à quatre heures du matin, et nous nous sourions tendrement dans la cour de l'immeuble, le bahut entre nous (c'est pas grave, dis-je, on va le remonter).

Nous étions remontés dans l'appartement (nous avons laissé le bahut en bas, non pas dans la cour sous la pluie, mais dans le vestibule, où nous l'avions casé contre un mur à côté de la porte cochère, j'espère qu'on n'allait pas nous le voler — non, ça, il n'y a pas de risque, m'avait dit Marie). De retour dans la chambre, Marie, essoufflée et sans force, alla à la fenêtre, regarda un instant dehors et revint sur ses pas, elle ne tenait plus debout, elle tombait de fatigue, je lui dis qu'elle devrait essayer de dormir quelques heures, et elle se laissa convaincre, épuisée, vacillante, je l'accompagnai jusqu'à son lit et l'aidai à se glisser sous les draps. Il commençait à faire jour dehors, une lumière grisâtre entraînait dans la chambre par la fenêtre ouverte. La pluie s'était calmée et on entendait les toits qui finissaient de dégoutter dans la rue. J'éteignis la lampe de chevet et je terminai de m'habiller. Je ne pouvais pas remettre mon pantalon mouillé, qui n'était plus qu'une loque affaissée près de la fenêtre, et je n'avais pas de pantalon de rechange, Marie avait vidé la grande penderie du couloir où je rangeais mes pantalons quand je vivais ici et les avait entassés un jour dans une valise que j'avais emportée rue des Filles Saint Thomas. Je fis le tour de la chambre et finis par dénicher un pantalon de jogging de Marie qui pouvait convenir, blanc, la taille élastique, les jambes extensibles, moelleux, en mohair, ou angora, une matière impossible, d'une douceur extravagante, cintré aux chevilles et ample aux cuisses, une petite chose blanche toute molle d'une excentricité élégante. Je l'enfilai, rentrai ma chemise dedans (j'avais une de ces touches). Je remis mes chaussures, et j'allai m'asseoir sur le lit au chevet de Marie pour lui dire au revoir, je lui demandai à voix basse si elle avait besoin de quelque chose, et elle me dit oui, de toi, et je lui dis, moi, aussi. Je me penchai vers elle, je regardais son visage endormi dans l'obscurité, j'étais ému, un peu pris au dépourvu, je demandai maintenant ? et, sans rouvrir les yeux, elle me dit non, pas maintenant (dégage, ajouta-t-elle à voix basse, et nos lèvres se frôlèrent dans la pénombre quand elle releva doucement la tête pour m'embrasser au moment de prendre congé).

Il ne faisait pas encore jour quand je quittai l'immeuble de la rue de La Vrillière, les réverbères étaient allumés dans la grisaille bleutée de la nuit finissante et jetaient ici et là leurs lueurs solitaires aux carrefours déserts. Les trottoirs étaient mouillés, jonchés d'immenses flaques de pluie et de débris épars, de vieux papiers, de feuilles d'arbres et de fragments de branches brisées, de poubelles renversées. Sur la place des Victoires illuminée et déserte, la statue équestre de Louis XIV, après ses folles chevauchées nocturnes sous l'orage, avait retrouvé la quiétude dans la paisible lumière de l'aube. Je revenais sur mes pas, je repassais dans ces mêmes lieux que j'avais traversé deux heures plus tôt sous la pluie battante. Je filais comme une ombre dans le petit matin, j'avais laissé mes vêtements mouillés chez Marie, et je rentrais chez moi à l'aube en chemise, comme un joueur ruiné qui y a laissé la veste. J'éprouvais quelques appréhensions à la perspective de retrouver Marie maintenant dans le petit deux-pièces de la rue des Filles Saint-Thomas et de devoir lui expliquer les raisons de mon escapade nocturne, et je résolus de faire le moins de bruit possible en rentrant pour ne pas la réveiller. Peine perdue, Marie était déjà partie. J'avais poussé la porte du deux-pièces sans faire bruit, et je m'étais rendu compte tout de suite qu'elle n'était plus là, que l'appartement était vide. Elle ne m'avait pas laissé de message, ni sur le lit ni sur la table de la cuisine, il n'y avait pas d'autre endroit où l'on pouvait laisser un mot dans l'appartement, je fis rapidement le tour des autres pièces mais je ne trouvai rien qui m'était destiné. J'avais loué ce deux-pièces sans meubles, et il était caricaturalement vide ce matin, comme après une saisie mobilière, il ne comportait que le strict nécessaire, une table et une chaise dans la cuisine, un lit et une chaise dans la chambre (à quoi s'ajoutait une petite radio avec antenne au pied du lit, ainsi qu'un empilement de caisses et de valises dans l'entrée, comme posées derrière la porte, personne n'y ayant touchées depuis qu'on les avaient déposées là). Je rejoignis ma chambre et commençai à me déshabiller dans la pénombre. Le lit était vide, les draps défaits et en désordre, le drap du dessus torsadé, chiffonné, et en boule, qui était tombé par terre. Je m'approchai pour le ramasser et j'aperçus alors au creux du lit deux ou trois gouttes de sang séché, brunâtres, qui recouvraient le drap.

Marie, l'autre Marie, m'avait dit cette nuit, j'avais compris, elle m'avait fait comprendre, cela n'avait pas été dit explicitement quand nous étions rentrés après le restaurant dans le petit deux-pièces de la rue Saint Thomas, mais elle avait gardé sa petite culotte tout au long de la nuit et je n'avais pas non plus cherché à la lui enlever, j'avais compris sans qu'elle ne me dise rien, nous nous étions embrassés tout habillés sur le lit quand nous étions rentrés, puis nous nous étions déshabillés, nous avions tellement chauds dans la chambre, nous transpirions dans le lit trop étroit, la fenêtre largement ouverte, l'un et l'autre en sueur, le dos moite qui collait contre les draps, je l'avais caressée dans la lourde obscurité statique et orageuse de la nuit qui ne laissait pas entrer un souffle d'air dans la pièce, gardant ma main par-dessus la petite culotte en soie bleu pâle, malaxant le tissu qui se distendait et se déformait sous mes caresses, nous nous étions embrassés pendant que la pluie tombait avec violence devant nous par la fenêtre ouverte, nous nous étions enlacés à demi nus dans le lit trop étroit, et ce n'est que plus tard, lorsque je l'avais de nouveau caressée et que, les yeux fermés, j'avais passé la main dans sa petite culotte — les yeux fermés derrière lesquels j'entendais gronder l'orage comme à l'île d'Elbe, je ne savais plus où j'étais ni avec qui j'étais, tant le répertoire des gestes de l'amour est finalement limité, qui me ramenait toujours à Marie, caresses, obscurité, humidité, douceur —, que je m'étais rendu compte — pas sur le moment, mais plus tard et sans y prêter particulièrement attention — qu'il y avait, sur le bout de mon doigt, un peu de sang menstruel.

Et déroulant alors mentalement le fil rouge de ces quelques particules de sang qui s'étaient posées sur mon doigt à cet instant, je me rendis compte que ce sang avait accompli une boucle insensée qui, partant de Marie, me ramenait à Marie, que ces quelques particules de sang — infimes, imperceptibles — ces quelques gouttes de sang rouge clair qui très vite n'avaient plus dû avoir ni couleur ni réalité matérielle tant les contacts divers avaient dû se multiplier avec ma peau, avec l'air, avec les draps, avec

mes vêtements, chaque contact ayant dû les atténuer un peu plus et la pluie diluvienne qui s'était abattue dessus avait dû finir de les effacer, de les diluer et de les faire complètement disparaître si d'aventure il en était encore resté, ces quelques infimes particules de sang qui, si elles n'existaient plus matériellement, demeuraient réelles symboliquement, je pouvais en suivre mentalement la trace depuis le corps de Marie où elle avait pris leur source et remonter leur parcours étape par étape à chaque endroit où je m'étais rendu cette nuit car je les avais transportées avec moi partout où je m'étais déplacé, ces quelques infimes particules de sang collées à mon doigt qui m'avaient accompagné dans la chambre du deux-pièces de la rue des Filles Saint Thomas quand je m'étais levé du lit pour me rhabiller, dans les escaliers de l'immeuble, et bientôt dans la rue, dans Paris, quand j'avais couru dans la nuit à trois heures du matin, dans la rue Vivienne, dans la rue Croix des Petit Champs, ce sang qui devait toujours m'accompagner quand j'étais arrivé rue de la Vrillière, ce sang, il devait en rester quelques infimes particules de plus en plus diluées par la pluie sur le bout de mon doigt au moment où j'avais aperçu le corps inanimé de Jean-Christophe *de Quelque chose* qu'on sortait de l'immeuble sur un brancard dans la nuit.

Je regardais ces quelques gouttes de sang séché au coeur de mon lit, je savais très bien ce que c'était, mais, dans une sorte de court-circuit mental, j'associai alors ce sang à Jean-Christophe *de Quelque chose*, comme si ce sang était son sang, comme s'il y avait, dans mon lit, quelques gouttes du sang de Jean-Christophe *de Quelque chose*, un sang que Jean-Christophe *de Quelque chose* avait perdu cette nuit, un sang qui lui appartenait, un sang de catastrophe et de drame, un sang de violence, un sang masculin, et non pas le sang féminin que c'était, non pas un sang de douceur et de vie mais un sang de mort et de désastre, car la vie de Jean-Christophe *de Quelque chose* était menacée, il pouvait mourir dans quelques heures, peut-être était-il déjà mort pendant son transfert à l'hôpital, et, dans un brusque accès de frayeur et de lucidité, où la vie se mêlait inextricablement à la mort, je compris que, si d'aventure il devait mourir cette nuit, j'allais devoir m'expliquer sur la présence de ce sang dans mon lit, j'allais devoir dire comment il se faisait qu'il y avait du sang sur mes draps. Ce sang hybride et inanalysable, au rhésus à la fois positif et négatif, ce sang de vie et de mort, devenu pure abstraction mentale, terreur soudaine, confusion et culpabilité, ce sang vertigineux que j'avais, dans la même nuit, puisé dans le corps de Marie et introduit dans le corps de Marie.

Je m'empare des draps, les porte en boule jusqu'à la cuisine, les enfourne dans le tambour de la machine à laver.

Je n'avais pas de lessive, seulement un vieux flacon entamé de produit vaisselle, vert et sirupeux, dont je remplis le compartiment réservé de la machine à laver que je n'avais jamais fait fonctionner. , je mets la machine en route.

Debout dans la cuisine vide, table vide, chaise vide, réfrigérateur vide.

Je regarde l'eau monter dans le hublot, les draps en boule dans la machine qui tournaient lentement, le bouillonnement, la mousse, le bruit, quelque chose de physique et de voluptueux dans la description de l'eau.

l'effacement des traces de sang.

Les particules de sang qui se dissolvent dans l'eau.